

Bakounine et les « sociétés secrètes »

René Berthier

Il est tentant de railler la tendance qu'a eue Bakounine à constituer des sociétés secrètes. C'est oublier que dans le monde hérité du congrès de Vienne, la police politique fut l'un des rouages essentiels de la vie publique en Europe et que déjà existait, à l'instigation de Metternich, une coopération internationale des différents services de police contre les partisans du libéralisme (qui, à l'époque, était un courant d'idées progressistes ¹), contre les démocrates et contre les partisans de l'indépendance nationale dans les pays dominés par l'un ou l'autre empire. Les sociétés secrètes furent donc pendant des dizaines d'années le seul moyen pour les libéraux et les révolutionnaires de s'organiser, de maintenir la flamme, puisque la liberté de réunion n'existait nulle part sur le continent.

La franc-maçonnerie, un des foyers de l'opposition libérale, s'était développée au XVIII^e siècle malgré les condamnations de l'Église, et constitua un des centres d'organisation du mouvement libéral opposé au despotisme. Après 1815, les révolutionnaires cherchèrent à tirer parti des facilités qu'offrait la franc-maçonnerie et Bakounine, on le verra, ne fit pas exception. Institution officieuse en ce qui concerne sa direction centrale – presque tout le personnel gou-

¹ Il ne faut pas confondre les deux sens du mot « libéralisme ». Il désignait tout d'abord le courant politique qui, à partir du XVIII^e siècle, s'est opposé au despotisme. Ce courant a été féroce ment réprimé jusqu'au XIX^e siècle, en particulier pendant la période de restauration monarchique issue du congrès de Vienne. Ce n'est que par la suite que le mot a été utilisé dans le sens économique. La première acception du terme survit encore aux États-Unis où être « libéral », c'est avoir des idées « progressistes ».

gouvernemental de Napoléon en faisait partie, et dans les monarchies protestantes c'est bien souvent le prince héritier qui en est le grand maître – certaines loges servaient parfois de rendez-vous pour les conspirateurs. La franc-maçonnerie joua un rôle déterminant dans la diffusion des idées libérales et dans la lutte contre le despotisme, mais elle eut aussi ses limites, que Bakounine analysa avec lucidité.

D'autres sociétés secrètes constituèrent un réel danger pour l'ordre établi, par leur dispersion, par l'énergie et la volonté de leurs militants. Leur terre d'élection fut l'Italie où elles pullulaient, du Nord au Sud. S'il est difficile de retracer les liaisons qu'elles pouvaient entretenir à travers le continent, elles avaient toutes un point commun : la revendication de la liberté politique garantie par une constitution assurant l'égalité devant la loi. A cela s'ajoute la plupart du temps la méfiance envers le clergé.

Vers 1864, lors de son séjour en Italie, Bakounine tente d'utiliser la franc-maçonnerie (à laquelle il avait adhéré vers 1844-1845) dans l'espoir d'étendre son influence. Il ne se fait d'ailleurs pas trop d'illusions. Il espère seulement s'en servir « comme un masque ou comme un passeport », dit-il ; « mais chercher de l'action dans la Franc-Maçonnerie c'est la même chose, pire peut-être, que de chercher du réconfort dans le vin »². A la fin de cette période italienne, une fois devenu « anarchiste », il s'expliqua sur la nature de la franc-maçonnerie dans une série de lettres aux internationaux du Jura. Sous l'Ancien régime, dit-il, la bourgeoisie était une « classes historique », elle avait « un monde à conquérir », elle était « intelligente, audacieuse » et se sentait « forte du droit de tout le monde » : elle avait alors constitué une « association internationale », la franc-maçonnerie, que Bakounine qualifie d'institution par excellence bourgeoise. Elle réunissait les sujets d'élite, les caractères les plus audacieux. C'était l'incarnation énergique et la mise en pratique de l'idée humanitaire de XVIII^e siècle :

« Tous ces grands principes de liberté, d'égalité, de fraternité, de la raison et de la justice humaines, élaborés d'abord théoriquement par la philosophie de ce siècle, étaient devenus au sein de la franc-maçonnerie des dogmes pratiques et comme les bases

² Lettre à Herzen et Ogarev, 23 mars 1866.

d'une morale et d'une politique nouvelles, – l'âme d'une entreprise gigantesque de démolition et de reconstruction. La franc-maçonnerie n'a été rien moins, à cette époque, que la conspiration universelle de la bourgeoisie révolutionnaire contre la tyrannie féodale, monarchique et divine. – Ce fut l'Internationale de la bourgeoisie ³. »

Après avoir été une classe dominée, la bourgeoisie est devenue à son tour une classe dominante. Après le coup d'Etat de Bonaparte, la franc-maçonnerie s'est transformée sur une grande partie du continent européen en une « institution impériale ». Aujourd'hui, dit Bakounine, la franc-maçonnerie est descendue « au triste rôle d'une vieille intrigante radoteuse, elle est nulle, inutile, quelquefois malfaisante et toujours ridicule ⁴. » Cependant, dans une lettre à Garibaldi du 24 mars 1864, il expose qu'il cherche rien moins qu'à « désorganiser la franc-maçonnerie gouvernementale et royaliste » et à la remplacer par une « franc-maçonnerie démocratique » ⁵.

Le recrutement des sociétés secrètes se faisait essentiellement dans la bourgeoisie, parmi les professions libérales, et si les professeurs semblaient à Metternich « les plus maladroits des conspirateurs », il craignait les avocats. Mais il y avait aussi des banquiers, des fonctionnaires, des écrivains, des journalistes auxquels se joignaient la jeunesse des universités. S'il est exagéré de dire, comme le pensait Metternich, que tout le mal de l'Europe venait des sociétés secrètes, celles-ci furent constamment pourchassées par toutes les polices. Elles n'ont jamais assuré un succès durable aux mouvements révolutionnaires, mais elles ont maintenu vivante dans l'esprit des

³ Aux compagnons de l'Association Internationale des Travailleurs de Locle et de la Chaux-de-Fonds. Article 1. 23 février 1869.

⁴ *Ibid.*

⁵ Dans *Autour d'une vie*, Kropotkine écrit que les sections genevoises de l'AIT « se réunissaient alors dans le vaste Temple Unique, siège de la Loge maçonnique. Plus de mille personnes pouvaient trouver place les jours de réunion générale dans la vaste salle... » Les travailleurs y recevaient l'instruction gratuite d'un « très petit nombre d'hommes de la classe moyenne ». « C'était à la fois une université populaire et un forum populaire. » La franc-maçonnerie n'était pas tout à fait inutile. Kropotkine, cependant, émettra de sérieux doutes « sur la sincérité de l'agitation organisée au Temple Unique ».

masses l'idée de la liberté politique, elles ont aussi fourni des cadres de valeur pour l'action politique.

Il était donc naturel que, pour développer ses idées, Bakounine tentât d'user de ce moyen qui était nécessaire pour des raisons de sécurité. C'était une phase inévitable de l'évolution de sa pratique politique. Il est cependant moins intéressant d'étudier l'histoire détaillée des sociétés bakouniniennes que de chercher à comprendre comment le révolutionnaire considérait réellement leur rôle.

Si la perspicacité de Bakounine n'était pas infaillible, comme le montre la fameuse « affaire Netchaïev » lors de laquelle il fut manipulé, dans l'ensemble son jugement était sûr. Certains hommes étaient impitoyablement écartés. Arman Ross rapporte les doléances de deux professeurs russes de droit qui furent fraîchement expédiés par Bakounine. Ross raconte également comment Bakounine recrutait les membres de ses « sociétés secrètes ». Trois étudiants en médecine entrèrent un jour en relations avec lui et « manifestèrent le désir ardent de militer ». « Bakounine accepta et, ayant formé une association avec eux basée sur le programme de l'ex-Alliance, leur donna un code secret pour correspondre avec lui. Bref, il fit avec eux ce qu'il avait fait avec d'autres » (*Bakounine et les autres*, p. 283). Quelque temps après, une occasion se présenta pour agir mais les trois étudiants se révélèrent inaptés. Bakounine cessa tout simplement toute relation avec eux. Voilà donc trois types qui durent raconter à leurs petits-enfants le soir au coin du feu qu'ils avaient fait partie d'une société secrète de Bakounine et qui ne surent jamais qu'elle était fictive...

Le cas de Fritz Robert est différent. C'était un professeur de mathématiques et militant de l'AIT suisse. En 1870, Fritz Robert fut forcé par son employeur de démissionner de l'Internationale. On imagine aisément les pressions qu'il subit et la crise de conscience qu'il dut endurer. En juin 1869, Bakounine lui écrit une lettre émouvante dans laquelle il tente de stimuler l'énergie du militant sans jamais lui donner à croire qu'il serait un traître s'il « décrochait ». Il y a, dit Bakounine, dans la section de la Chaux-de-Fonds, des hommes énergiques, mais « leur savoir n'est pas à la hauteur de leur énergie » (...) « toi, tu as le savoir, tu es à la hauteur de toutes les questions sociales, théoriques, pratiques, tu es des nôtres, tu sais

aussi bien que nous ce que nous voulons et où nous allons ; que te manque-t-il donc pour devenir le médecin sauveur de cette section malade ? La volonté. »

« Je pense que l'absence de volonté qui se manifeste en toi à l'heure qu'il est provient principalement des circonstances, de certains préjugés que tu n'es pas encore parvenu à vaincre complètement, et de l'influence du milieu dans lequel tu te trouves (...) Mon cher, nous vivons à une époque où il n'est plus permis à personne, et surtout à un jeune homme comme toi, de rester neutre et de faire le mort. La révolution sociale frappe à nos portes. Nous devons nous compter et resserrer nos liens fraternels pour qu'elle trouve en nous une phalange capable de la préparer, de la rapprocher autant que possible, et, quand elle aura éclaté, de la servir. Viens à nous, pas seulement de cœur et d'esprit, mais de fait, parce que ce n'est que par les faits seulement qu'on peut devenir réellement frères. Sois dès aujourd'hui tout à fait nôtre, pour que, quand la révolution sociale aura éclaté, nous ayons le droit de dire que tu es notre frère et ami, non du lendemain, mais de la veille. Il faut acheter ce droit, cher ami, par beaucoup de sacrifices et par une lutte incessante à commencer par aujourd'hui. » (*Ibid.* p. 269-270)

L'intérêt de ce texte dépasse évidemment celui d'une simple lettre ;

– il est révélateur du type de rapport qu'entretenait Bakounine avec ses proches, le groupe informel de militants qui partageaient les mêmes idées. Ici, pas d'invectives : Fritz Robert n'est pas un traître en puissance. Bakounine ne cherche pas à le culpabiliser s'il ne décide pas de s'engager à fond. Il lui montre simplement ce qu'il perd à ne pas le faire : l'adhésion à une fraternité réelle. Bakounine ne cache pas que de grands sacrifices l'attendent, mais il lui dit qu'il est nécessaire de resserrer les rangs, c'est-à-dire qu'on a besoin de lui. Il explique que sa fragilité lui vient de l'influence de son milieu, mais qu'il peut choisir de s'en libérer.

– Ce texte est intéressant aussi parce qu'il présente en filigrane une théorie de l'organisation des révolutionnaires, dont les militants doivent posséder deux qualités : la maîtrise des questions sociales,

théoriques et pratiques, la volonté qui permet la cohésion du groupe afin que celui-ci puisse préparer la révolution, en rapprocher le terme et la servir.

Les perspectives que dévoilent cette lettre se situent bien loin de la question des « sociétés secrètes » qui n'étaient rien d'autre, pour l'extérieur, que des masques, et pour l'intérieur, des filtres permettant de tester et d'éliminer les éléments douteux.

Vyubov⁶, savant et professeur russe, rapporte une anecdote qui se situe en 1866 ou 67, c'est-à-dire à une époque où Bakounine se préoccupait encore de rallier les démocrates bourgeois à la cause du prolétariat. Bakounine lui avait remis les statuts d'une société secrète en lui recommandant de ne les montrer à personne. Vyubov rendit le manuscrit en disant qu'il n'aimait pas les conspirations, « tout en étant partisan des idées les plus radicales et prêt à les défendre de toute [son] énergie ». Bakounine lui répondit qu'en dehors des membres de la conjuration, il y avait des sympathisants qui n'étaient pas tenus d'y entrer, mais qui aidaient, par la plume ou par la parole, à propager les idées. « Peut-être, répondit Vyubov, mais ces serments qu'on prête sur des poignards ne me plaisent pas du tout. » A quoi Bakounine répondit : « Ils ne sont pas indispensables ! Nous les avons imaginés à l'intention des Italiens. Votre parole nous suffira. D'accord ? » Vyubov accepta alors, après quoi Bakounine lui soutira 20 francs de droit d'adhésion.

« Devant cette conclusion pratique, conclut le nouvel adhérent, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, et Bakounine sourit lui-même de son bon et sympathique sourire. » (*Bakounine et les autres*, p. 255.)

Cette anecdote appelle deux commentaires, l'une sur la forme, l'autre sur le fond :

– il semble y avoir au moins deux degrés d'adhésion. Bakounine montre que des hommes peuvent servir le mouvement dans

⁶ Vyubov, Grigory (1843-1913), cristallographe et philosophe positiviste russe, naturalisé français en 1888.

la mesure de leurs capacités, sans y adhérer totalement, chacun contribuant à la cause dans la mesure des capacités.

– on peut difficilement admettre que Bakounine ait pu prendre au sérieux la mise en scène entourant l’existence de ses « sociétés secrètes » ou que celles-ci, vu leur mode d’adhésion, aient pu avoir une activité conspiratrice bien réelle. Ce que raconte Vyru-bov montre qu’il est tombé – de bonne grâce – dans un piège à gogos pour bourgeois démocrate soucieux d’afficher des opinions radicales sans trop se compromettre.

C’était cependant un trait de caractère de Bakounine d’imaginer des statuts de sociétés secrètes et des programmes révolutionnaires, mais après tout il n’était pas le seul. Les périodes d’inactivité devaient être propices à ce genre de divagation de l’esprit. L’historien marxiste Franz Mehring est sans doute celui qui a le mieux compris cela : « Autant on peut condamner un homme qui dans la position de Bakounine se grise de statuts imaginaires et de proclamations tonitruantes, autant on doit, en l’absence de preuves tangibles, admettre que son imagination toujours fertile a joué dans tout cela le rôle majeur. »

Gubernatis ⁷, professeur de sanskrit, explique également la technique quelque peu sommaire par laquelle il fut « recruté ». Lui aussi désirait rester libre tout en proclamant des intentions hautement radicales. Il tenta de résister à l’argumentation de Bakounine, mais finit par céder et conclut son récit en disant : « Le gros serpent m’enlaça de ses anneaux fatals ⁸. »

Gubernatis est le prototype de l’intellectuel qui adhère – un temps – aux idées révolutionnaires. Plein du zèle du néophyte, il démissionna de son poste de professeur de sanskrit, une fonction rémunérée par l’Etat devenant incompatible avec ses nouvelles convictions. Le ministre lui répondit cependant qu’il le réengagerait s’il annulait sa démission. C’est que le marché du travail ne devait pas être saturé de professeurs de sanskrit... Bakounine le tenait en grande estime puisque dans son album de photos, il avait placé celle de Gubernatis

⁷ Gubernatis Angelo de (1840-1913) orientaliste et lexicographe italien. Professeur de sanskrit à Florence.

⁸ *Bakounine et les autres*, p. 247.

entre Garibaldi et Mazzini. Il fut initié dans la Fraternité bakounienne par Mazzoni, chez Dolfi. Tous deux étaient des militants très proches de Bakounine, par surcroît franc-maçons confirmés. La chose était donc sérieuse. Gubernatis se lança à corps perdu dans l'agitation sociale, non sans avoir quelques bonnes idées, par exemple un cours pour les travailleurs sur l'histoire populaire de Florence d'un point de vue républicain et révolutionnaire. Il semble qu'il se soit brûlé les ailes. Quelque temps après, Gubernatis se fâcha avec Bakounine parce que ce dernier avait raillé son patriotisme. Longtemps plus tard, il dira que son implication avec Bakounine fut une des plus grandes folies de sa jeunesse. Il reste que Gubernatis n'a pas tout perdu en fréquentant le révolutionnaire russe : une parente de celui-ci, Sofia Bezobrazov (cousine de sa belle-sœur Natalia), étant en visite à Florence, Bakounine arrangea une rencontre qui se termina par un mariage...

Gubernatis comme Vyroubov sont des intellectuels qui professent des idées avancées tout en hésitant à s'engager. Dans quelle mesure Bakounine pensait-il que l'adhésion de tels hommes était crédible et durable ? Max Nettlau reproduit dans sa biographie du révolutionnaire l'opinion d'un certain A. Graf qui déclara que Bakounine « ne manquait pas d'éprouver la valeur des personnages qui l'approchaient constamment d'assez près » et qu'il « n'entrait en relations sérieuses qu'avec un petit nombre d'entre elles. » Bakounine semblait donc sélectionner les militants auxquels il accordait sa confiance. C'est un autre témoignage qui fournit des indications sur sa technique de sélection. Arman Ross, qui entreprit en 1920 la publication en russe des œuvres complètes de Bakounine, avec l'approbation de Lénine, donne quelques précisions intéressantes. Il écrit en effet que Bakounine écartait de lui ceux « dont il n'y avait rien d'utile à tirer pour la révolution ». Il n'attachait que peu d'importance aux « déclarations, aux raisonnements doctrinaires ou à la profession de foi » du nouveau venu. « Il cherchait à se rendre compte exactement des aptitudes réelles de celui-ci et de ce qu'on pouvait en tirer pour l'action. Aussi lui confiait-il aussitôt une tâche qui paraissait correspondre à ses capacités. »

Ainsi, Bakounine finissait par connaître l'homme et il pouvait rompre toute relation d'ordre pratique avec celui qui se révélait incapable de remplir une tâche déterminée.

Dans les faits, si Bakounine pensait que ces organisations clandestines étaient à l'occasion nécessaires, il leur accordait une importance toute relative. Ce point de vue est attesté par une lettre qu'il écrivit à Becker en 1869, dans laquelle il parle d'une autre organisation, l'Alliance :

« Tu sais mieux que moi que certaines existences imaginaires sont très utiles et qu'il ne faut pas les dédaigner du tout. Tu sais que dans toute l'histoire il y a, sur un quart de réalité, trois quarts au moins d'imagination, et que ce n'est pas la partie imaginaire qui a agi de tout temps le moins puissamment sur les hommes ⁹. »

Les recherches montrent que Bakounine attachait peu d'importance à ces sociétés secrètes, dont le rôle fut monté en épingle par ses adversaires marxistes et par quelques auteurs en mal de romantisme. Certains historiens ne trouvent que ce qu'ils veulent bien chercher. Bakounine entendait bien plus diffuser ses idées par le canal de ses nombreuses relations personnelles que par l'intermédiaire de quelconques sociétés ésotériques.

Ross, sur ce point, fournit encore des indications intéressantes. Parlant des militants proches de Bakounine, il dit qu'il y avait là « un groupe de personnes qui concevaient les choses de la même manière et qui travaillaient pour une seule et même cause. Il nous arrivait d'appeler notre groupe "l'Alliance" tandis que Bakounine le nommait parfois "le sanctuaire" (...) Je répète une fois de plus que pendant mes six ou sept années de relations intimes avec Bakounine, Guillaume, etc., il n'y eut jamais rien entre nous qui pût donner l'impression d'une conjuration ou d'une société secrète ¹⁰. »

C'est probablement James Guillaume qui donne la définition la plus claire de la façon dont Bakounine concevait l'organisation des révolutionnaires :

⁹ Lettre à J.Ph. Becker du 4 décembre 1869. Cité par Ribeill, *Socialisme autoritaire ou libertaire ?* 10/18, n° 993.

¹⁰ *Bakounine et les autres*, p. 284.

« Ce qui me frappa surtout dans les explications qu'il [Bakounine] me donna, c'est qu'il ne s'agissait point une association du type classique des anciennes sociétés secrètes, dans laquelle on dût obéir à des ordres venus d'en haut ; l'organisation n'était autre chose que le libre rapprochement d'hommes qui s'unissaient pour l'action collective, sans formalités, sans solennité, sans rites mystérieux, simplement parce qu'ils avaient confiance les uns dans les autres, et que l'entente leur paraissait préférable à l'action isolée ¹¹. »

Ross lui-même fait partie de ceux que Bakounine mit à l'épreuve. Lors de sa rencontre avec le Russe, il avait déjà un passé révolutionnaire confirmé, ce qui ne l'avait pas empêché, selon ses propres dires, de faire un « noviciat » d'une année. L'Alliance, société « secrète » de Bakounine et de ses amis, n'était rien d'autre qu'un embryon de parti dont la fonction était de regrouper les cadres révolutionnaires et de coordonner leur activité de propagande et d'organisation. A ce titre, l'Alliance était d'une réelle efficacité. Son plus grand titre de gloire est sans doute la création de la section régionale espagnole de l'AIT. En novembre 1868 l'anarchiste italien Giuseppe Fanelli arrive en Espagne pour y répandre les idées de l'Internationale, et en particulier celles de Bakounine. En juin 1870 se tient à Barcelone un congrès dont les délégués représentent quarante mille travailleurs, lors duquel est constituée la fédération ouvrière régionale d'Espagne.

¹¹ *Bakounine et les autres*, p. 267.